

LES VISITES D'ART

Memoranda

SALONIQUE

PAR CHARLES DIEHL

ΗΚΗ
ΕΙΟΥ
ΤΟΣ
Π.Θ.
ΛΙΓΑ

ΑΤΟΣ

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΤΕΛΛΟΓΛΕΙΟΥ
ΙΔΡΥΜΑΤΟΣ
ΤΕΧΝΩΝ
Α.Π.Θ.
Κωδ. 14790

DF
951
T45
D55
1920



Δωρεά
Παύλου & Ανδρέα Καλλιγά

Βιβλιοθήκη Μαρίνου Καλλιγά

0640009792

SALONIQUE

COLLECTION DES MEMORANDA

LES VISITES D'ART,

Hôtels de Ville et Beffrois du Nord de la France,
par CAMILLE ENLART.

Saint-Quentin, par AMÉDÉE BOINET.

Noyon et ses environs, par MARCEL AUBERT.

Verdun et Saint-Mihiel, par AMÉDÉE BOINET.

Or San Michele, *Sanctuaire des Corporations Florentines,*
par JEAN ALAZARD.

Colmar, par LOUIS RÉAU.

COLLECTIONS PUBLIQUES DE FRANCE

Le Musée de Nantes, par MARCEL NICOLLE.

Les Fouquet de Chantilly, par HENRY MARTIN.

Le Musée de Lyon, par HENRI FOCILLON.

Le Musée de Rouen, par MARCEL NICOLLE.

La Galerie Médicis au Louvre, par LOUIS HOURTICQ.

Le Musée de Sculpture comparée du Trocadéro,
par JULES ROUSSEL.

LES VISITES D'ART

— *Memoranda* —



SALONIQUE

PAR

Kalliger 1925
CHARLES DIEHL

Membre de l'Institut
Professeur à l'Université de Paris.



PARIS

HENRI LAURENS, ÉDITEUR

6, rue de Tournon, 6

SALONIQUE

Peu de villes, avant que ne la dévastât le terrible incendie du 18 août 1917, étaient, plus que Salonique, pittoresques et charmantes. C'était une vraie cité d'Orient. Derrière la façade occidentale et moderne que lui faisaient, le long de la mer, les belles maisons européennes alignées sur les larges quais du port, la ville, étagée en amphithéâtre sur les dernières pentes du mont Kortiach, apparaissait couronnée de minarets et de coupoles, encerclée de hauts remparts crénelés, que dominait la masse puissante de la vieille citadelle byzantino-vénitienne. Sur la grande rue du Vardar qui, parallèle à la mer, traversait Salonique d'Ouest en Est, s'embranchait un réseau compliqué d'étroites ruelles escaladant la colline, que les boutiques du bazar égayaient de leurs étalages multicolores, où de vieilles maisons turques, aux façades de bois branlantes, aux moucharabiés discrètement ajourés, faisaient revivre les souvenirs lointains et la grâce surannée de l'Islam. Des placettes délicieuses, ombragées de grands arbres, et comme rafraîchies par le murmure de la fontaine prochaine, s'ouvraient à l'entour de quelque mosquée,

dont les hautes coupoles byzantines rappelaient l'antique origine chrétienne. Des cimetières musulmans, pleins de poésie et de silence, montraient, dans l'ombre des sveltes cyprès noirs, les stèles aux couleurs pâlies, aux ors éteints, de leurs sépultures abandonnées. Sous les murailles anciennes, brunies par la patine des siècles, des campements tsiganes mettaient la note pittoresque de leurs tons crus, de leur animation bruyante. Et partout, dans le dédale des rues enchevêtrées, c'étaient des surprises charmantes, brusques échappées s'ouvrant, entre la verdure, sur la ville et sur la mer, écoles turques toutes sonores de la lente mélodie du Coran psalmodié par des voix enfantines, ateliers obscurs d'où sortait le bruit cadencé des marteaux battant le cuivre ou forgeant le fer, hautes maisons accrochées, comme des nids d'hirondelle, à ce mur robuste de l'Acropole, témoin jadis de tant de tragédies sinistres, petits cafés dont la terrasse fleurie de vigne semblait inviter aux longs après-midi paresseux où, dans la fumée du narghilé, la pensée lentement s'évapore en rêve. Et partout, dans le haut quartier, faisant contraste avec les rues commerçantes et populeuses de la basse ville, c'était une tranquillité exquise, une grande paix répandue sur les choses et sur les hommes, comme si, sous le chaud soleil d'Orient, la vie elle-même eût ralenti son cours.

Le désastre de 1917, en détruisant près de la moitié de la ville, a effacé quelques-uns de ces aspects d'autrefois et causé à Salonique des pertes cruelles et irréparables. Les grands projets de reconstruction, dont le gouvernement grec a demandé le plan à notre compa-

triotte l'architecte Hébrard, auront sans doute pour effet de modifier non moins profondément l'aspect de la cité. Pourtant, telle qu'elle subsiste, Salonique demeure toujours infiniment séduisante. Au voyageur qui y arrive par mer, elle offre, dès avant qu'il n'ait débarqué, la figure d'une grande ville imposante et magnifique, avec l'animation de son port, l'ample développement de ses quais, où le massif donjon de la Tour Blanche évoque encore, parmi les façades modernes, le souvenir d'un rude et sanglant passé, avec les élégantes villas qui, vers l'Est, forment le quartier de Kalamaria, avec les constructions qui, vers l'Ouest, prolongent la ville dans la plaine du Vardar, avec la foule des maisons colorées qui semblent monter à l'assaut de la montagne, avec le cercle des collines sombres qui encadre et met en valeur le tableau. Vue des hauteurs qui la dominent, des terrasses qui couronnent les maisons du quartier turc, Salonique n'apparaît pas moins charmante, avec la ligne sinueuse de ses remparts et le flot de ses habitations s'écoulant vers la mer, avec le vaste horizon de son golfe étincelant sous le soleil, avec le promontoire de Kara-Bournou qui, sur la gauche, s'allonge sur la mer et, plus loin, sur la droite, les cimes majestueuses de l'Olympe, dont les neiges presque éternelles se teignent au matin de reflets de rose.

Par sa population aussi, bigarrée et diverse, par son aspect cosmopolite, Salonique est une cité d'Orient. Le recensement de 1913 lui attribuait 158 000 habitants — elle en a près de 200 000 aujourd'hui — hommes de toute race et de toute religion, musulmans et orthodoxes, Grecs et Turcs, Serbes et Bulgares, étrangers de

toutes les nations d'Europe, Israélites surtout, qui ont fait de la cité macédonienne une des grandes villes juives du monde. Lorsque, à la fin du ^{xv}^e siècle, les rois catholiques chassèrent les Juifs d'Espagne, une vingtaine de milliers d'entre eux vinrent chercher asile dans l'empire plus tolérant des sultans. Ils y prospérèrent vite, et Salonique leur dut essentiellement le relèvement économique qui, au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècle, refit d'elle un centre commercial actif et riche. Sans doute, vers le milieu du ^{xvii}^e siècle, une partie d'entre eux se convertit à l'Islam : ce sont les Deunmehs qui, aujourd'hui encore, sont, dans la ville, de 15 à 18 000. Mais le plus grand nombre est demeuré fidèle à sa religion, comme il a conservé l'usage de la langue espagnole importée jadis sur la terre d'exil. Riches, intelligents, instruits, actifs et industriels, les Juifs sont à Salonique les maîtres incontestés du commerce, de la banque, de l'enseignement, du barreau. En 1913, sur une population de 158 000 âmes, ils étaient plus de 61 000. Ils forment aujourd'hui 56 p. 100 de la population. Jusqu'à une époque récente, ils avaient fidèlement gardé leurs pittoresques et somptueux vêtements d'autrefois, faisant de Salonique comme « un coin de l'Ibérie judaïque du moyen âge ». Aujourd'hui, leur communauté est, par sa forte organisation et sa richesse, l'élément essentiel de la cité ; et, malgré les inquiétudes qu'elle éprouve, à tort ou à raison, depuis l'établissement de la domination grecque, elle donne toujours encore à Salonique le trait caractéristique qui la distingue de toutes les autres villes du Levant.

Par sa position géographique, Salonique fut de bonne heure prédestinée à une grande fortune. Assise au fond du golfe qui se creuse entre la Chalcidique et la côte de Macédoine et de Thessalie, elle est le point de la mer Egée le plus rapproché de l'intérieur de la péninsule balkanique. Bâtie au débouché de la vallée du Vardar, elle est l'aboutissement de la grande voie naturelle qui, par le Vardar et la Morava, relie l'Archipel au Danube. Et ainsi elle nous apparaît comme une des portes de sortie de l'Europe centrale sur la Méditerranée, et comme le point de passage le plus convenable pour aller rapidement de l'Occident vers l'Egypte, le canal de Suez et l'Extrême-Orient. Etablie sur la grande voie transversale qui, jadis, sous le nom de *Via Egnatia*, reliait l'Adriatique à Byzance, elle regarde vers l'Albanie à l'Ouest, vers la Thrace à l'Est. Son port enfin est un des meilleurs de la Méditerranée, aussi longtemps du moins que les atterrissements du Vardar n'auront point rétréci à l'excès le chenal qui donne accès dans la rade. A cette situation privilégiée Salonique a dû tout ce qu'il faut pour conquérir la richesse et la prospérité, tout ce qu'il faut aussi pour exciter les convoitises. Elle a connu au VII^e siècle la menace des invasions slaves ; elle a été prise par les Arabes en 904, par les Normands en 1185, par les barons de la quatrième croisade en 1204 ; elle a été menacée par les Catalans en 1307, achetée par les Vénitiens en 1423, prise par les Turcs en 1430. Depuis lors, l'Autriche a rêvé de s'ouvrir par là le chemin de la Méditerranée ; âprement, Grecs et Bulgares s'en sont disputé la possession. Et par cela seul, qu'à tous les siècles de son histoire, elle

a été « la cité convoitée », il apparaît bien déjà que, à tous les siècles de l'histoire, elle fut une grande, riche et prospère cité.

Fondée, vers la fin du iv^e siècle avant Jésus-Christ, aux rivages du golfe Thermaïque, par le roi de Macédoine, Cassandre, Thessalonique devint bien vite une ville importante. Elle ne fit que progresser sous la domination romaine : elle fut alors le grand centre de commerce, le principal port de la Macédoine ; elle devint même, sous l'empire, la capitale de la province. On sait quelle place elle tint dans l'histoire des origines du christianisme, et comment le nom de l'apôtre saint Paul est inséparable de la pieuse communauté des Thessaloniciens. Son rôle, au moyen âge, fut plus considérable encore. Elle était, dans l'empire byzantin, après Constantinople la ville la plus importante de la péninsule balkanique : on l'appelait, de même que Constantinople, « la cité gardée de Dieu », et aussi « l'œil de l'Europe et la parure de l'Hellade ». Et elle était, en effet, la grande place de guerre, la citadelle qui surveillait les mouvements des barbares et, durant des siècles, brisa tous leurs efforts ; elle était, en Macédoine, la forteresse de l'hellénisme, l'ilot qui surnageait sur les flots de l'invasion slave, la cité qui, cernée de toutes parts par les envahisseurs, subsista inviolée pour le salut de la civilisation byzantine dans ces régions. Tour à tour elle a repoussé victorieusement l'assaut des Goths au iii^e et au v^e siècle, celui des Avars et des Slaves au vi^e et au vii^e, celui des Bulgares au xi^e, celui des Normands de Robert Guiscard au xii^e, celui des Catalans, des Serbes au xiv^e ; elle fut la grande cité militaire,

dont les empereurs byzantins firent leur base d'opération, soit pour écraser, avec Basile II, le royaume bulgare, soit pour briser, avec Alexis Comnène, l'attaque des Normands. Mais elle fut surtout la ville d'où la culture hellénique se propagea avec le christianisme, pour conquérir les Slaves. C'est de Thessalonique que partirent au ix^e siècle Cyrille et Méthade, « les apôtres des Slaves ». Et pour tout cela, les gens de Thessalonique se glorifiaient, non sans raison, que leur ville tint une place privilégiée « dans le cœur de l'empereur ».

Thessalonique était aussi une très grande ville de commerce, le port le plus fréquenté de la péninsule balkanique, le marché florissant où les peuples slaves venaient échanger leurs produits contre les marchandises de la Grèce et de l'Occident. Un écrivain du x^e siècle a peint, en témoin oculaire, les rues de la ville remplies, tout le long du jour, d'une foule bigarrée et cosmopolite, le bazar tout bruyant de l'activité des transactions, l'or, l'argent, les pierres précieuses s'entassant dans les maisons, la soie aussi commune que l'est ailleurs la laine, et le cuivre, le fer, l'étain, le plomb, le verre, « tout ce qu'emploient les arts du feu », s'accumulant sur son marché en quantités prodigieuses. Au xii^e siècle, cette prospérité durait encore. Chaque année, à la fin d'octobre, des foires célèbres appelaient à Thessalonique les négociants de tout le monde méditerranéen, Russes, Serbes, Bulgares, Italiens et Espagnols, et « les Celtes d'au delà des Alpes », et des gens qui venaient des bords lointains de l'Océan ; et pendant huit jours, dans la plaine du Vardar, naissait une ville éphémère de bois et de toile, où les boutiques regor-

geaient de marchandises précieuses, où se faisaient des affaires énormes. Au commencement du ^{xiv}^e siècle, la prospérité de la cité n'avait point diminué. Les grandes villes commerçantes d'Occident, Pise, Gênes, Venise, y avaient installé des comptoirs et y possédaient des quartiers. Les banques y tenaient une place considérable, et les fortunes s'y faisaient et s'y défaisaient avec une rapidité prodigieuse. Les usuriers y pullulaient et la préoccupation du négoce y était si intense que les mauvaises langues reprochaient aux gens de Thessalonique de parler affaires jusque dans les églises. Et de ce grand mouvement de transactions, de ce constant souci de l'argent, de l'inégalité des fortunes, résultaient des luttes de classes singulièrement ardentes et âpres. L'histoire de Thessalonique est pleine d'agitations populaires, où riches et pauvres, aristocrates et corporations populaires se heurtent en haines violentes, en revendications passionnées; comme dans les communes italiennes du même temps, la guerre des rues fait rage, au bruit des cloches sonnées pour susciter l'émeute. Vers le milieu du ^{xiv}^e siècle, la révolution des Zélotes a rempli pendant sept ans Thessalonique de journées tragiques, de passions anticléricales, de revendications sociales, de meurtres, de terreur et de sang.

Thessalonique était aussi une grande ville intellectuelle. Ses écoles étaient célèbres. Au ^{ix}^e siècle, son archevêque Léon le philosophe fut un des plus grands savants du temps. Au ^{xii}^e siècle, son archevêque Eustathe, le commentateur de Pindare et d'Homère, fut un des esprits les plus vigoureux, un des meilleurs écrivains que Byzance ait produits. Au ^{xiv}^e siècle, un

souffle d'humanisme et de libre pensée traverse la grande cité macédonienne, qu'on appelait à ce moment « la ville des Grâces ». Mais surtout — et c'est ce qui lui donne son aspect le plus original — Thessalonique était une grande cité religieuse.

Comme Venise avait saint Marc, Thessalonique pour la protéger, avait saint Démétrius. C'était, aux yeux des habitants, comme un dieu municipal, assez semblable à ce que, dans le monde antique, Athéna Polias était pour Athènes et Zeus Polieus pour d'autres villes grecques, un patron, un défenseur spécialement désigné par Dieu pour veiller à la garde de la cité. De pieuses légendes racontaient comment, en toutes circonstances, le martyr intervenait pour protéger Thessalonique, comment il la sauvait de la peste, de la famine, de l'émeute, des barbares, comment, l'épée à la main, monté sur son cheval de guerre, il combattait pour elle à la tête des légions, comment, en marchant sur la mer, il soulevait la tempête qui engloutissait les flottes ennemies, et comment il apparaissait à ses fidèles admirateurs, « non en songe, mais en réalité ». La croyance populaire affirmait que le saint habitait au milieu de son peuple, dans la magnifique église qui lui était consacrée, et qu'il était prêt à mourir avec ses concitoyens plutôt que de les abandonner. Aussi tous saluaient en lui celui « qui aime la ville », celui qui « sauve la patrie » ; le plus solennel serment qu'on pût prêter à Thessalonique c'était de jurer « par notre seigneur Démétrius, patron et protecteur de la cité », et certains prétendaient même qu'on y vénérât le martyr beaucoup plus que le Christ. En tout cas, son église était

la plus belle de la ville. Sa fête annuelle, qu'on célébrait le 26 octobre, était une occasion de pompes magnifiques et extraordinaires, qui attiraient une prodigieuse multitude de marchands et de pèlerins ; son tombeau enfin était, par les miracles qui s'y produisaient, célèbre dans tout l'Orient, et l'huile sainte qui en coulait était un merveilleux remède contre toutes les maladies. Saint Démétrius, comme jadis Asklèpios à Epidaure, était un saint guérisseur, et la façon dont il faisait ses miracles rappelle curieusement la manière dont opérait le dieu antique : tant cette société chrétienne d'Orient était profondément pénétrée encore des souvenirs et des traditions classiques. Et sous la protection de son saint patron, dont la renommée amenait vers elle un incessant cortège de visiteurs, de pèlerins, de malades, Thessalonique augmentait incessamment sa richesse et sa prospérité, et elle était justement fière de ce qu'un vieil écrivain appelle « sa parure et son orgueil, sa couronne éclatante, son trésor de diamant », du martyr bienfaisant dont la protection toute-puissante lui apportait « tout ce qui est nécessaire à la vie ».

Ainsi, pendant des siècles, Thessalonique évoque à nos yeux les aspects complexes et divers qu'offre le moyen âge oriental, l'activité militaire de l'empire et l'incomparable prospérité d'une grande ville de commerce et d'argent, les hautes spéculations de la pensée et les ardeurs enthousiastes du mysticisme, les révolutions sociales et les luttes religieuses, et la grâce des pieuses légendes dont se berçait l'imagination populaire. Tous les grands événements de l'histoire de Byzance ont eu ici leur retentissement, et on conçoit qu'on ait

pu dire de la ville ce qu'en écrivait un orateur du ^{xii}^e siècle : « Elle était comme le cœur de l'empire ; elle en occupait le centre. Si elle cédait le pas à Constantinople comme capitale de l'empire et siège du gouvernement, pour tout le reste elle rivalisait avec elle. »

La prise de Thessalonique par les Turcs en 1430 ruina pour des siècles cette prospérité. Mais, par sa position géographique, Salonique, comme on la nommait maintenant, était trop bien placée pour qu'elle ne dût point revivre. Dès le ^{xvi}^e et le ^{xvii}^e siècle, la venue des Juifs d'Espagne refit d'elle un centre commercial actif et riche. Le ^{xix}^e siècle lui fut plus propice encore. En 1888 le chemin de fer, construit dès 1871 de Salonique à Uskub, se raccordait avec le réseau serbe aboutissant à Belgrade et reliait à l'Europe centrale le grand port de la mer Egée. En 1894 on construisait la ligne de Salonique à Monastir, qui, depuis 1916, se raccorde avec le réseau grec aboutissant à Athènes. En 1896 le chemin de fer unissait Salonique à Constantinople. Et en même temps que ces kilomètres de rails, ainsi jetés vers le Nord, vers l'Ouest, vers l'Est, rendaient à la cité sa vitalité, le port, au bord duquel, dès 1866, un large quai de 1 800 mètres avait remplacé le vieux mur maritime, se développait par l'aménagement du bassin achevé en 1903. En moins d'un demi-siècle, entre 1865 et 1915, la population triplait ; la ville se modernisait, par la percée de rues plus larges et la création d'un service de voirie plus attentif ; elle s'agrandissait par la construction de vastes faubourgs, qui la prolongeaient dans toutes les directions. Sa prospérité économique croissait sans cesse à partir de 1885 ; en 1910 le chiffre

des exportations atteignait 35 millions, celui des importations dépassait 120 millions : à elle seule, Salonique faisait plus du septième du commerce extérieur global de l'empire ottoman. Et de nouveau, comme autrefois, d'âpres convoitises s'agitaient autour de la grande ville macédonienne. Maîtresse de la Bosnie-Herzégovine, l'Autriche rêvait, par la riche vallée du Vardar, de descendre jusqu'à l'Archipel et de faire de Salonique son grand port de l'Orient. Pour échapper à la tutelle austro-hongroise, la Serbie s'efforçait de trouver à Salonique un débouché pour ses exportations. Les Bulgares faisaient de la ville le centre de l'agitation révolutionnaire qu'ils entretenaient depuis 1893 en Macédoine. Et tout le monde se souvient du rôle capital qu'a joué la grande cité macédonienne dans les événements des douze dernières années. C'est là qu'en juillet 1908 éclatait la révolution jeune-turque. C'est de là qu'en avril 1909 partait le mouvement militaire qui mit fin au régime détesté d'Abdul Hamid. Dans la guerre balkanique de 1912-1913, Salonique fut un des objectifs principaux de la lutte. Le 26 octobre 1912 les Grecs en prenaient possession, au grand mécontentement des Bulgares, qu'il fallut en juin 1913 en chasser par la force. Le traité de Bucarest donna Salonique au royaume hellénique. Deux ans plus tard, à la fin de 1915, la grande ville macédonienne devenait la base d'opération des armées de l'Entente en Orient. Il n'est point besoin de rappeler ce que fut cette dure campagne, et quelles en furent, durant trois ans, les difficultés et les gloires ; on sait aussi comment, en 1917, lorsque M. Venizelos se décida à rompre avec le roi Constantin, c'est à Salo-

nique que se constitua le gouvernement provisoire grec. On sait enfin comment, en septembre 1918, c'est de Salonique que partit le coup décisif qui amena la capitulation de la Bulgarie et de la Turquie. Et par tout cela, depuis cinq ans, Salonique est devenue une des villes les plus connues, les plus célèbres de l'Orient méditerranéen.

De cette histoire séculaire, Salonique a conservé le vivant souvenir dans une longue suite de remarquables monuments.

Dans la grande rue du Vardar, qui suit, à ce qu'il semble, le tracé de l'ancienne *Via Egnatia*, s'élève, vers l'extrémité orientale de la ville, le plus ancien monument de la cité. C'est l'arc de triomphe bâti, au commencement du IV^e siècle, par l'empereur Galère et dont les curieux bas-reliefs, passablement maltraités par le temps, racontent en quatre zones superposées de figures les victoires des armées romaines sur les Perses. A quelque distance au Nord, et placé d'une manière symétrique à l'arc de triomphe, s'élève un autre édifice romain du même temps, la rotonde à huit niches qui, au commencement du V^e siècle, fut transformée en église chrétienne, agrandie à cette occasion et décorée de belles mosaïques. Au tambour de la coupole, on voit aujourd'hui encore des figures de saints debout dans un décor d'architectures fantastiques, palais de féerie et de rêve, tout étincelants de splendeur, et qui mettent dans l'église de Saint-Georges un merveilleux flamboiement d'or.

Deux admirables basiliques étaient, à Salonique, des

témoins de ce que fut l'architecture religieuse au v^e siècle. L'une, qu'on appelle aujourd'hui l'église de Sainte-Paraskévi, mais qui semble avoir été jadis consacrée à la Vierge, avait été transformée par les Turcs en une mosquée nommée Eski-djouma, et fort abîmée par eux à cette occasion. Les travaux entrepris en 1907, sur les conseils d'un architecte français, Le Tourneau, ont dégagé les colonnes et les arcades anciennes de la maçonnerie turque qui les masquait, rouvert la série des fenêtres qui, sur les murailles latérales de l'édifice, s'alignaient en deux étages superposés et formaient une sorte de loggia d'une singulière élégance, rendu au jour les belles mosaïques décoratives qui mettaient à la courbe des arcades la parure éclatante de leurs fruits et de leurs fleurs. Sans doute les circonstances n'ont point permis d'achever complètement la restauration ; mais telle qu'elle est, la basilique de Sainte-Paraskévi apparaît comme un monument tout à fait curieux et original, étroitement apparenté aux anciennes églises de la Syrie du Nord, et dont les trois nefs, harmonieuses et claires, sont d'une somptueuse richesse et d'une impressionnante beauté.

L'autre basilique du v^e siècle était l'église fameuse de Saint-Démétrius, la plus belle de Salonique, l'une des plus belles de l'Orient. C'était une basilique à cinq nefs, modifiée, après l'incendie qui détruisit l'édifice au vi^e siècle, par l'adjonction d'un transept ; elle était précédée d'un vaste atrium et d'un ample narthex ; au-dessus du portique du rez-de-chaussée des tribunes se développaient. D'admirables chapiteaux, ciselés comme des orfèvreries, couronnaient les colonnes de marbre

blanc ou de vert antique. Sur les murailles de la nef centrale, une merveilleuse décoration de marbres polychromes mettait le revêtement de ses panneaux multicolores et de ses élégantes marqueteries. Au-dessus des arcades du collatéral de gauche, des mosaïques, retrouvées en 1907, célébraient, comme en autant d'ex-voto, les miracles du saint : c'étaient des chefs-d'œuvre de l'art byzantin du ^{vi}^e siècle. D'autres mosaïques, datant du commencement du ^{vii}^e siècle, étaient placées, semblables à des icônes accrochées au mur, aux piliers qui précèdent l'entrée du transept. La plus belle représente, debout devant les remparts crénelés de Salonique, saint Démétrius appuyant ses mains protectrices sur l'épaule de deux personnages, qu'une inscription désigne comme les fondateurs de la basilique. Des fresques enfin, représentant des scènes empruntées à la légende du martyr et à l'histoire de la cité, décoraient les murailles latérales. Peu d'édifices étaient d'une plus rare beauté, par l'ampleur des proportions, la richesse de la décoration, la savante harmonie des couleurs. L'incendie du 18 août 1917 a détruit presque entièrement ce chef-d'œuvre. Le toit s'est effondré, les tribunes se sont écroulées, les colonnes en tombant ont écrasé le collatéral et mis en miettes les mosaïques qui l'ornaient, les portiques de la grande nef sont coupés de brèches lamentables ; les marbres du revêtement ont éclaté sous l'action du feu. Et si le déblaiement des ruines a fait découvrir des fresques intéressantes, jusqu'ici cachées sous l'enduit, fait retrouver dans la vaste crypte aménagée sous l'église des peintures murales de différentes époques, et ailleurs de belles mosaïques

datées de 1303, la perte que cause pour l'art la destruction de Saint-Démétrius n'en est pas moins irréparable. Seules, les mosaïques des piliers ont heureusement échappé à la ruine ; et il y a quelque chose de presque tragique à voir la grande image du martyr entre les fondations subsistant presque seule intacte, et le saint survivant en quelque manière, au milieu des décombres, à l'anéantissement de cette église qu'il emplissait de sa renommée et de sa gloire.

Sainte-Sophie également date de la fin du v^e siècle. C'est une basilique à coupole, de proportions massives, d'aspect lourd et puissant, intéressante par la maladresse avec laquelle le constructeur, s'inspirant des modèles asiatiques, a essayé de réaliser un type nouveau d'édifice, et créé comme un prototype dont plusieurs églises de Salonique dériveront. De curieuses mosaïques, nettoyées en 1907, décorent cette église : à l'abside, une Madone de la fin du viii^e siècle, à la coupole, une représentation de l'Ascension du Christ, dont la partie la plus considérable semble appartenir au xi^e siècle et rappelle la décoration d'une des coupoles de Saint-Marc de Venise. Aujourd'hui l'Eglise orthodoxe a repris possession du sanctuaire, et peut-être, en y rétablissant l'iconostase et le clinquant d'une décoration un peu trop moderne, lui a-t-il fait perdre quelque chose de sa grave beauté d'autrefois.

Ensuite, de siècle en siècle, les églises se succèdent dans la grande ville macédonienne, petites églises bâties pour la plupart sur le plan en croix grecque, et où l'on peut suivre, du xi^e au xiv^e siècle, l'évolution de l'architecture byzantine. C'est l'église de la Theotokos,

(autrefois Kazandjilar-djami, la mosquée des forgerons) qu'une inscription date de 1028 et qui est infiniment pittoresque avec sa coupole et le dessin net de ses façades, où le constructeur a, en quelque manière, « sculpté, comme on l'a dit, le cube de l'église ». C'est Saint-Pantéleimon (Isakié-djami), qui est du ^{xii}^e siècle, et dont le plan, fort curieux, et assez fréquent à Salonique, comportait une galerie encadrant l'édifice sur trois de ses côtés, disposition dont Sainte-Sophie fournissait comme une première esquisse. C'est Sainte-Catherine (Yakoub-pacha-djami) et l'exquise église des Saints-Apôtres, deux églises sœurs, qui toutes deux datent de la fin du ^{xii}^e siècle ou du commencement du ^{xiii}^e, et qui sont remarquables par l'élégance de leur construction et la grâce de leurs cinq hautes coupoles, mais surtout par l'ingénieuse richesse avec laquelle leurs façades sont ornées. L'abside des Saints-Apôtres en particulier, où les briques s'arrangent en combinaisons décoratives, est un des plus jolis exemples de cette fantaisie inventive, de cette pittoresque ingéniosité qu'apportèrent à l'ornementation extérieure de leurs édifices les architectes des derniers siècles byzantins. L'élégant portique qui décore la façade principale des Saints-Apôtres est une addition du commencement du ^{xiv}^e siècle. Au même temps appartient l'église de Saint-Elie (Eski-Séraï) dont la haute coupole, le vaste narthex, le plan triconque rappellent les monuments de l'Athos. Et ce sont enfin d'autres églises encore, de moindre importance, l'église des Archanges (Ikichérifé-djami) qui semble dater du ^{xii}^e siècle ; le monastère appelé, du nom de ses fonda-

teurs, τῶν Βλαταίων (Tchaouch-Monastir), qui est du xiv^e siècle et qui conserve quelques restes de fresques du xv^e ; Saint-Nicolas l'Orphelin, qui date du même temps, et dont les peintures murales, exécutées au xiv^e ou xv^e siècle, ne sont point sans beauté ; d'autres encore, bien peu nombreuses assurément si l'on songe à tant de magnifiques édifices, à tant de riches monastères, qui jadis remplissaient Salonique de la pompe des offices et de la beauté des chants religieux et faisaient dire à un écrivain ancien qu'on s'y croyait transporté « en quelque ville céleste, célébrant sur terre la gloire de Dieu ». Mais celles qui subsistent, avec les trésors d'art qu'elles contiennent, leurs mosaïques anciennes, leurs curieuses peintures, et cette étoffe du xiv^e siècle, chef-d'œuvre de la broderie byzantine, cet *épitaphios* que conserve la petite église moderne de la Panagia Papagoudi, suffisent à attester la place que les monuments de Salonique occupent dans l'histoire de l'art byzantin.

Placée à un carrefour où se rencontrent les influences romaines et les influences d'Orient, étroitement unie par ses relations de commerce avec tout le monde méditerranéen oriental, Salonique a réalisé dans ses édifices les plans les plus divers. Attachée, dans ses traits essentiels, comme l'école de Constantinople dont elle procède, à la tradition hellénistique, elle a été, durant de longs siècles, un centre d'art, dont les enseignements se sont largement répandus depuis la Macédoine jusqu'aux extrémités de la Grèce. Ses architectes ont plus d'une fois été des créateurs ; ses mosaïstes ont paré de chefs-d'œuvre plusieurs de ses églises ; ses peintres, dont

le plus illustre fut au milieu du xvi^e siècle le célèbre et mystérieux Pansélinos, ont illuminé d'un dernier rayon de gloire la suprême renaissance de l'art byzantin. Quoi que l'avenir réserve à Salonique, quelque destinée, décevante ou glorieuse, que doivent attendre son commerce et son port, les remarquables monuments qu'elle conserve, les quelques chefs-d'œuvre incontestables qui s'y rencontrent envelopperont toujours d'un rayonnement de splendeur et de gloire la cité de saint Démétrius.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMANTIOU. Ἡ βυζαντινὴ Θεσσαλονίκη, Athènes, 1914. — DIEHL, LE TOURNEAU et SALADIN. *Les monuments chrétiens de Salonique*, avec un album de 68 planches, Paris, 1918. — DIEHL et LE TOURNEAU. *Les mosaïques de Sainte-Sophie de Salonique*. (Monuments Piot, t. XVI, 1909). — DIEHL et LE TOURNEAU. *Les mosaïques de Saint-Démétrius de Salonique*. (Monuments Piot, t. XVIII, 1911.) — DIEHL. *La basilique d'Eski-djouma à Salonique*. (Revue de l'art ancien et moderne, 1914). — DIEHL. *La cité de saint Démétrius*. (Dans *l'Orient byzantin*. Paris, 1916). — HADJI-JOANNOU. Ἀστυγραφία Θεσσαλονίκης, Salonique, 1881. — HÉBRARD. *Fouilles à Saint-Georges de Salonique*. (B. C. H., XLIV, 1920.) — KINCH. *L'arc de triomphe de Thessalonique*. Paris, 1890. — KONDAKOF. *Macédoine*. Pétersbourg, 1909 (en russe). — KONDAKOF. *Iconographie de la Vierge*. Pétersbourg, 1914 (en russe). — LAURENT. *Sur la date des églises de Saint-Démétrius et de Sainte-Sophie à Salonique*. (Byz. Zt., IV, 1895.) — MILLER (W.). *Salonica*. (Engl. hist. review, 1917.) — MILLET. *L'école grecque dans l'architecture byzantine*. Paris, 1916. — MILLET et LE TOURNEAU. *Un chef-d'œuvre de la broderie byzantine*. (B. C. H., t. XXIX, 1905.) — PAPAGEORGIOU. Μνημεῖα τῆς ἐν Θεσσαλονίκῃ λατρείας τοῦ μεγαλομάρτυρος ἁγίου Δημητρίου. (Byzant. Zt., XVII, 1908.) — PAPAGEORGIOU. Θεσσαλονίκης ἱστορικὰ καὶ ἀρχαιολογικὰ. Athènes, 1912. — REDIN. *Sur les mosaïques de Sainte-Sophie de Salonique*. (Viz. Vremennik, VI, 1899) (en russe). — RISAL. *La ville convoitée*. Paris, 1917. — SMIRNOF. *Sur la date des mosaïques de Sainte-Sophie de Salonique*. (Viz. Vremennik, V, 1898 et VII, 1900) (en russe). — SOTIRIOU. *Recherches à Saint-Démétrius*. (Deltion archaeologicon, 1918.) — STRZYGOWSKI. *Die Sophienkirche in Saloniki*. (Oriens christianus, I.) — TAFEL. *De Thessalonica ejusque agro*. Berlin, 1839. — TAFRALI. *Topographie de Thessalonique*. Paris, 1913. — TAFRALI. *Thessalonique au XIV^e siècle*. Paris, 1913. — TAFRALI. *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie byzantines*, Paris, 1913. — TAFRALI. *Thessalonique des origines au XIV^e siècle*. Paris, 1919. — USPENSKIJ. *Quelques mosaïques de l'église Saint-Démétrius de Salonique*. (Izvestija de l'Institut archéologique russe de Constantinople, XIV, 1909) (en russe). — ZISIOU. Ἐρευνὰ τῶν ἐν Μακεδονίᾳ χριστιανικῶν μνημείων. (Πρακτικὰ de la Société archéologique d'Athènes, 1913.)



PANORAMA DE SALONIQUE AVANT L'INCENDIE D'AOUT 1917.

A droite, au second plan, on voit la rotonde de Saint-Georges ; au fond, sur la colline, la masse imposante et les remparts de la citadelle.

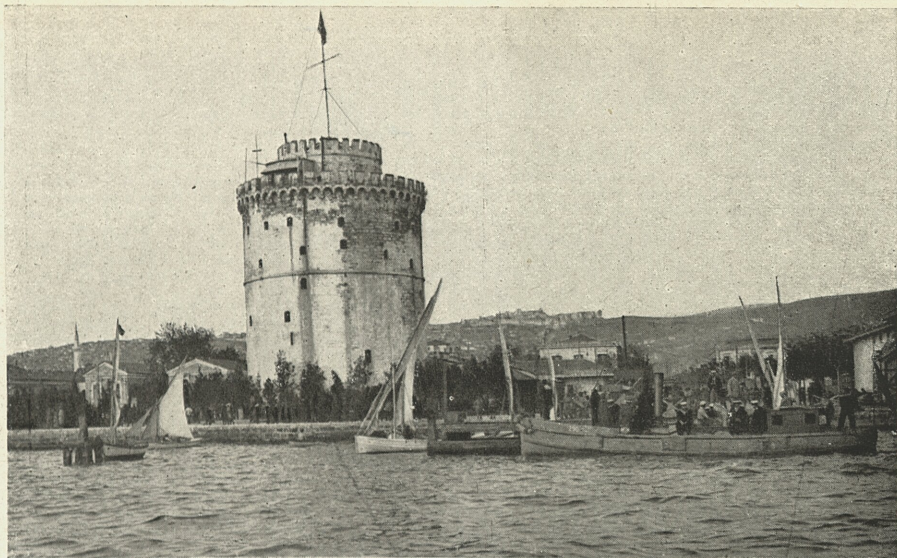
Service photographique de l'Armée.



PANORAMA DE SALONIQUE APRÈS L'INCENDIE D'AOUT 1917.

Au premier plan, on voit, entre les décombres, le tracé des rues déblayées ; au second plan, derrière le minaret, la coupole de Sainte-Sophie.

Service photographique de l'Armée.



LA TOUR BLANCHE.

Bâtie sous la domination turque, probablement aux premiers temps de la conquête, cette tour (*Beyaz Koulé*) terminait du côté de l'Est le mur maritime démoli en 1866 et dont elle est le seul reste. On l'appelait au xix^e siècle la *tour des janissaires* ou *tour du sang*.

Service photographique de l'Armée.



UNE RUE DE LA VILLE HAUTE.

Service photographique de l'Armée.



UNE PLACE DANS LA VIEILLE VILLE.

Photo Besnard.



PORTIQUE DU MONASTÈRE τῶν Βλαταίων (TCHAOUCH-MONASTIR).

Ce monastère est situé dans le haut de la ville, un peu en contre-bas de la citadelle, dont on aperçoit les murailles à travers le portique.

Service photographique de l'Armée.



UNE RUE DE LA VILLE HAUTE.

Au dernier plan on voit la rade, où sont mouillés des bateaux de guerre
(Juin 1917).

Service photographique de l'Armée.



UNE RUE DE LA VIEILLE VILLE.

Service photographique de l'Armée.



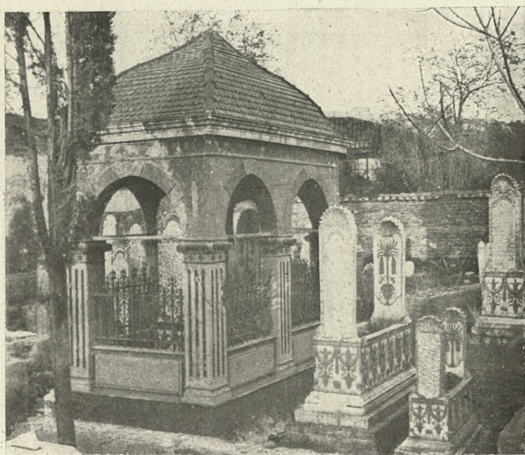
FONTAINE AUX ABLUTIONS, DANS LA COUR DE L'ÉGLISE SAINT-GEORGES.

Service photographique de l'Armée.



UN COIN DU VIEUX CIMETIÈRE TURC DE ZEITENLIK.

Service photographique de l'Armée.

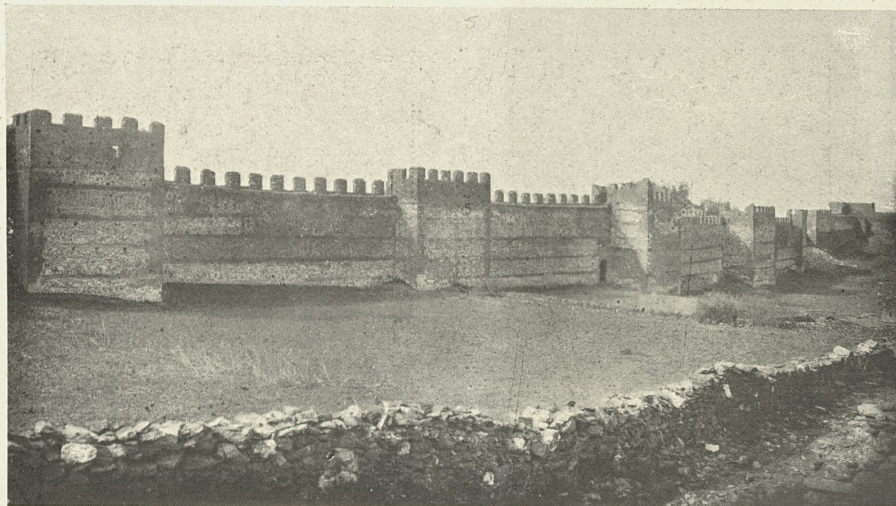


UN COIN DU CIMETIÈRE DE SAINT-GEORGES.



UN COIN DU CIMETIÈRE TURC DU VARDAR.

Service photographique de l'Armée.



MUR DE LA CITADELLE SÉPARANT LA FORTERESSE DE LA VILLE.

Vue prise de l'intérieur de l'Acropole.

Photo Tafrali.



PORTE DE YÉNI-CAPOU.

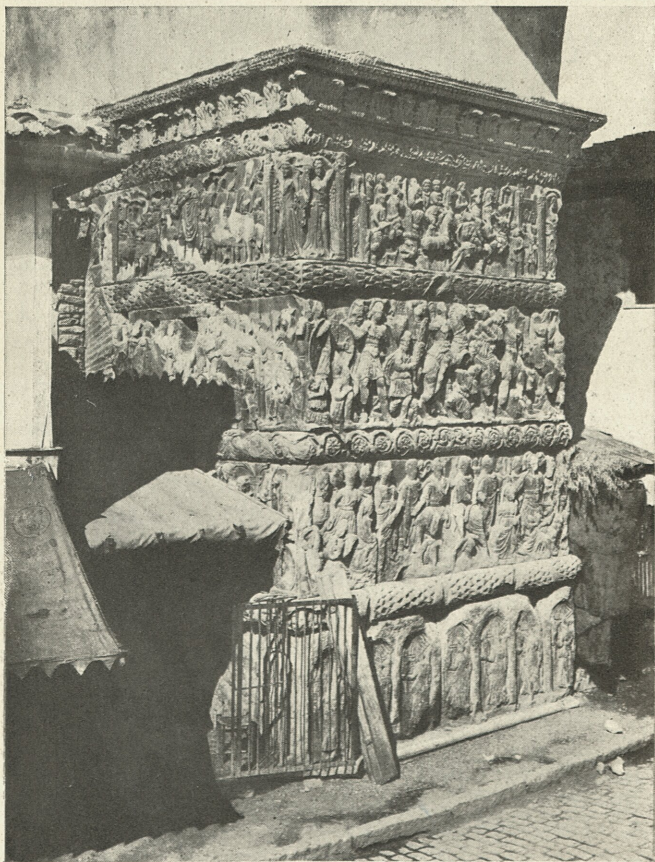
Photo Tafrali.



L'ARC DE GALÈRE.

Vue prise du sud-est.

Service photographique de l'Armée.



BAS-RELIEFS DE L'ARC DE GALÈRE.

Ces bas-reliefs, qui décorent, sur le pilier sud-ouest, la face tournée vers l'intérieur de l'arc, représentent, de haut en bas, l'arrivée de l'armée romaine dans une ville d'Orient, la bataille, et les quatre empereurs associés.



EGLISE DE SAINT-GEORGES.

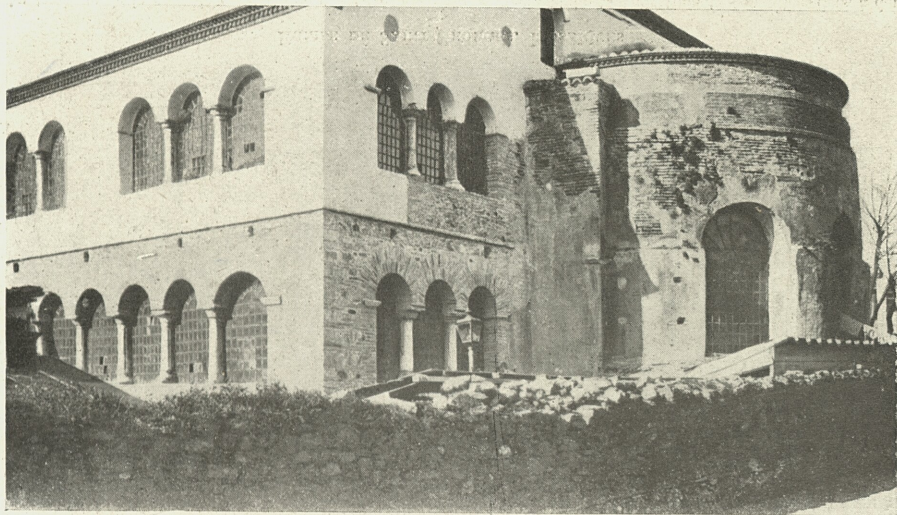
La rotonde, de construction romaine, date du commencement du iv^e siècle ; l'abside fut ajoutée au v^e siècle, quand l'édifice fut transformé en église chrétienne et agrandi par la construction d'une galerie circulaire, aujourd'hui détruite.



EGLISE DE SAINT-GEORGES. MOSAÏQUES.

Au tambour de la coupole est disposée une frise de mosaïques, formant huit compartiments semblables deux à deux. Les saints évêques Philippe et Cyrille flanquent le saint guerrier Thérosinos. Ces mosaïques datent du ^v^e siècle.

Photo Le Tournau.



EGLISE DE SAINTE-PARASKÉVI (ESKI-DJOUMA).

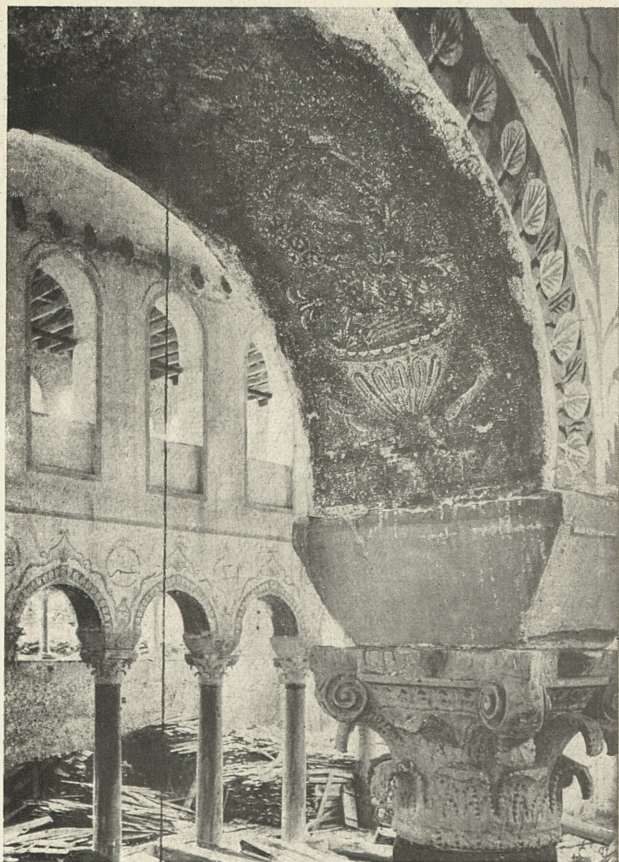
Vue prise sur l'abside et l'angle sud-est de la basilique. Elle date du ^v^e siècle et était consacrée à la Vierge.

Photo Besnara.



EGLISE DE SAINTE-PARASKÉVI (ESKI-DJOUMA). VUE INTÉRIEURE.

Service photographique de l'Armée.



EGLISE DE SAINTE-PARASKÉVI (ESKI-DJOUMA).

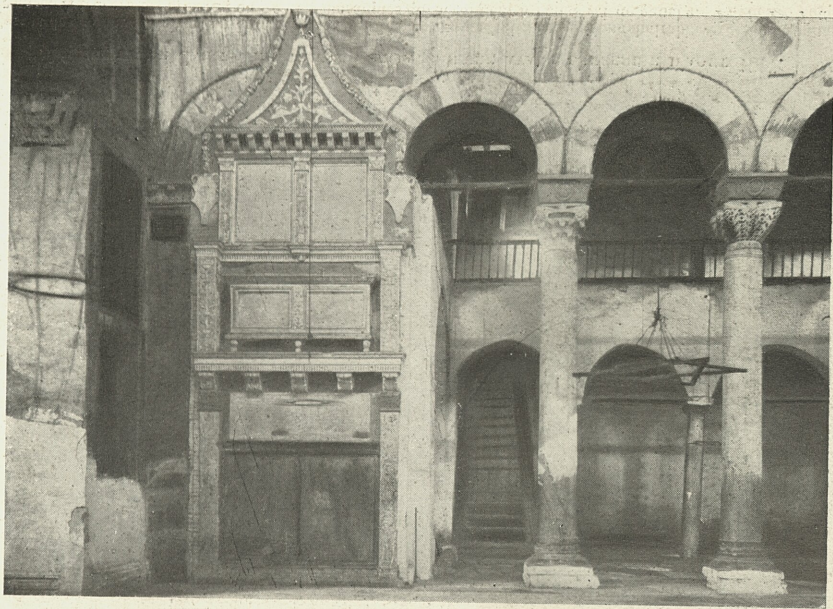
Chapiteau et mosaïques d'une des arcades du rez-de-chaussée (v^e siècle).

Photo Le Tournéau.



BASILIQUE DE SAINT-DÉMÉTRIUS. VUE INTÉRIEURE AVANT L'INCENDIE D'AOUT 1917.

Au-dessus des colonnes de vert antique et de marbre blanc, le mur était décoré d'un admirable revêtement de marbres polychromes. A travers les arcades, on voit les mosaïques qui décoraient le collatéral de gauche. *Photo Le Tourneau.*



BASILIQUE DE SAINT-DÉMÉTRIUS. TOMBEAU DE LUC SPANTOUNIS (MORT EN 1480).
 C'est un ouvrage italien de la fin du x^e siècle qui fut expédié à Salonique. *Photo Le Tourneau.*



BASILIQUE DE SAINT-DÉMÉTRIUS. MOSAÏQUE.

Cette mosaïque, représentant la Vierge entre deux anges, faisait partie de la suite, détruite dans l'incendie de 1917, qui décorait le collatéral de gauche. C'était un chef-d'œuvre de l'art du VI^e siècle.

Photo Le Tourneau.



Saint Démétrius en orante, avec trois donateurs (mosaïque du ^{vi}^e siècle, détruite en août 1917).

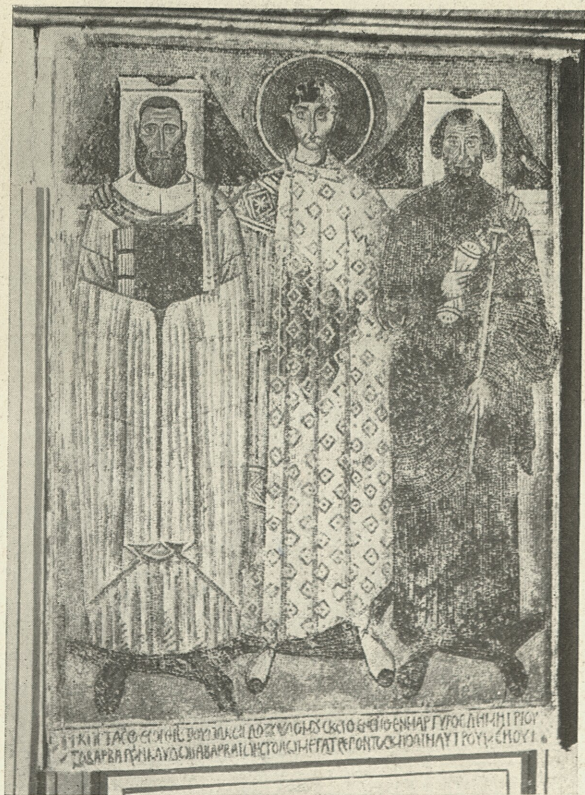
Photo Le Tourneau.



Saint Serge. Mosaïque du pilier de droite à l'entrée du transept (commencement du ^{vii}^e siècle), épargnée par l'incendie.

Photo Le Tourneau.

BASILIQUE DE SAINT-DÉMÉTRIUS. MOSAÏQUES.



BASILIQUE DE SAINT-DÉMÉTRIUS. MOSAÏQUE.

Cette belle mosaïque, placée au pilier de droite à l'entrée du transept, date du commencement du VII^e siècle et a été épargnée par l'incendie. Elle représente, comme l'indique l'inscription placée au-dessous, saint Démétrius entre les fondateurs de l'église.

Photo Le Tourneau.



LA BASILIQUE DE SAINT-DÉMÉTRIUS APRÈS L'INCENDIE D'AOUT 1917.

Vue prise du haut du minaret.

Service photographique de l'Armée.



LA BASILIQUE DE SAINT-DÉMÉTRIUS APRÈS L'INCENDIE D'AOUT 1917.

La vue, prise de la nef centrale vers le nord-est, montre l'abside et les restes de la partie gauche du transept.

Photo Adamantiou.



SAINTE-SOPHIE. VUE PRISE SUR L'ABSIDE.

L'église, qui date du ^v^e siècle, est du type appelé la basilique à coupole.

Photo Besnard.



SAINTE-SOPHIE. INTÉRIEUR.

L'église, transformée en mosquée par les Turcs, et assez fâcheusement restaurée par eux après l'incendie de 1890, a été en 1912 rendue au culte orthodoxe. La mosaïque de l'abside, représentant la Madone, date de la fin du VIII^e siècle, ainsi que l'arc triomphal qui la précède.

Service photographique de l'Armée.



SAINTE-SOPHIE. MOSAÏQUE DE LA COUPOLE.

Cette mosaïque, qui représente l'Ascension du Christ, date du XI^{e} siècle. La partie centrale est peut-être plus ancienne (VII^{e} siècle). *Photo Le Tourneau.*



EGLISE DE LA THEOTOKOS (KAZANDJILAR-DJAMI).

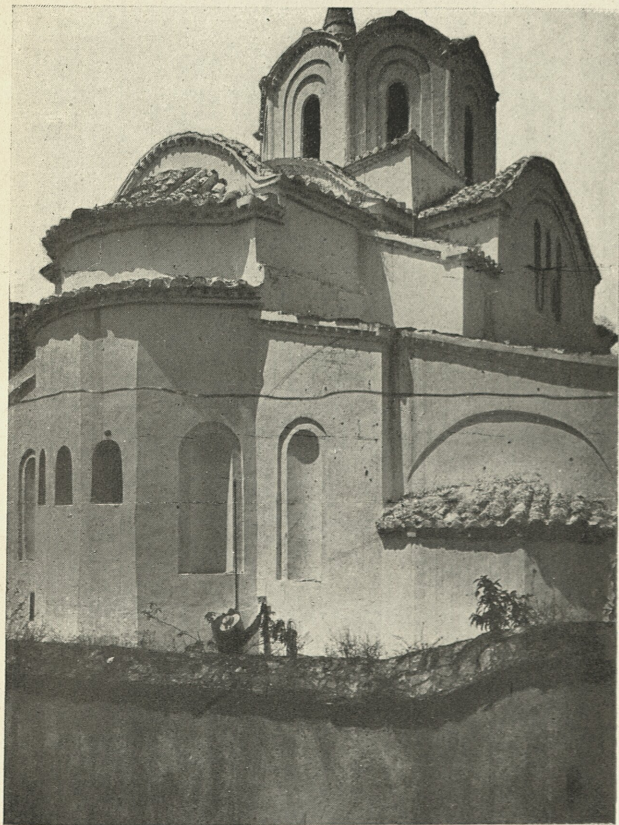
Vue prise sur la façade latérale nord. Une inscription placée au-dessus de la porte d'entrée apprend que cette église fut construite en 1028.

Photo Le Tourneau.



EGLISE DE SAINT-PANTÉLÉIMON.

L'église date du ^{xii}^e siècle. A l'arrière-plan, on aperçoit les remparts de la citadelle.



EGLISE DE SAINT-PANTÉLÉIMON.

Vue prise sur l'abside.

l'oto Le Tourneau.



SAINTE-CATHERINE (YAKOUB-PACHA-DJAMI).

Vue prise sur l'abside. L'église date de la fin du ^{xiii}e siècle.

Photo Le Tourneau



EGLISE DES SAINTS-APOTRES.

L'église, avec ses cinq coupoles, date du commencement du xiii^e siècle. Le joli portique qui la précède fut ajouté au commencement du xiv^e siècle.

Service photographique de l'Armée.



EGLISE DES SAINTS-APOTRES. L'ABSIDE.

La façade orientale de l'édifice est décorée au moyen d'ingénieuses dispositions de briques, qui y mettent une variété pittoresque et charmante.

Service photographique de l'Armée.



EGLISE DE SAINT-ELIE (ESKI-SÉRAÏ). — XIV^e SIÈCLE.

Photo Besnard.



EPITAPHIOS DE SALONIQUE. PARTIE CENTRALE.

Cette étoffe de soie, merveilleusement brodée de couleurs et d'or, est un chef-d'œuvre de l'art byzantin du xiv^e siècle. Elle représente le Christ mort, pleuré par les anges. Les panneaux latéraux montrent le Christ donnant la communion aux apôtres.

Photo Le Tourneau.

TABLE DES PLANCHES

	Pages
Salonique. Panorama avant l'incendie d'août 1917	25
— Panorama après l'incendie d'août 1917	26
La Tour blanche	27
Une rue de la ville haute	28
Une place dans la vieille ville	29
Portique du Monastère τῶν Βλαταίων	30
Une rue de la ville haute	31
Une rue de la vieille ville	32
Fontaine aux ablutions dans la cour de l'église Saint-Georges	33
Un coin du vieux cimetière turc de Zeitenlik	34
Un coin du cimetière de Saint-Georges. — Un coin du cime- tière turc du Vardar	35
Mur de la citadelle	36
Porte de Yéni-Capou	37
L'Arc de Galère	38
Bas-reliefs de l'Arc de Galère	39
Église de Saint-Georges. Vue extérieure	40
— Mosaiques	41
Église de Sainte-Paraskévi. Vue extérieure	42
— Vue intérieure	43
— Chapiteau et mosaïques	44
Basilique de Saint-Démétrius. Avant l'incendie d'août 1917	45
— Tombeau de Luc Spantounis	46
— Mosaique	47
— Mosaiques	48
— Mosaique	49
— Après l'incendie d'août 1917	50
— Après l'incendie d'août 1917. Détails	51

Sainte-Sophie. Vue prise sur l'abside.	52
— Vue intérieure.	53
— Mosaïque de la coupole	54
Église de la Theotokos.	55
Église de Saint-Pantéléimon. Vue extérieure	56
— Vue prise sur l'abside	57
Sainte-Catherine.	58
Église des Saints-Apôtres. Vue extérieure.	59
— L'abside.	60
Église de Saint-Élie.	61
Épitaiphios de Salonique. Partie centrale	62



TEΛΛΟ

BIB
TEΛ
ΙΑΡ
ΤΕΧΝ
ΔΩΡΕ